

## Le journal

Annika

**L**a chair de ma chair est un voleur. Ce sale même de seize ans a volé le journal de son père dans le tiroir de ma table de chevet. J'aurais dû me douter qu'il le prendrait s'il parvenait à le dénicher. J'espère qu'il n'a pas trop avancé dans sa lecture.

Je l'aime, mais Donovan est un vrai problème. Je ne sais pas par quel bout le prendre.

Mes doigts se resserrent sur le volant tandis que je conduis Delilah en ville pour faire quelques emplettes. Je meurs d'envie de demander à Donovan ce qu'il mijote et où il a planqué le journal intime de Peter, mais je ne veux pas le forcer à choisir son camp.

Mes gosses ne se ressemblent pas, et pourtant ils sont jumeaux. C'est difficile pour Del de ne pas prendre parti pour son frère.

On se range devant la pharmacie. Dans la vitrine, il y a un drapeau américain aux couleurs passées et une pelle de plage en plastique bleu qu'on a oublié de retirer à la fin de l'été.

— Je peux faire un saut vite fait chez le marchand de bonbons ? demande Delilah en frottant ses gants de laine l'un contre l'autre.

Le chauffage est monté à fond, mais malgré cela on claque des dents. Manque de chance, Delilah a hérité de ma mauvaise circulation sanguine. Elle porte un bonnet de laine rouge enfoncé jusqu'aux sourcils.

— Je te rejoins dans dix minutes.

Je lui tends une poignée de dollars et elle file.

Je me dirige vers le drugstore en rajustant la bandoulière de mon sac. Au moment où je pousse la porte, la cloche de la Congrégation se met à sonner au bout de la rue. Il doit être quatre heures.

Je suis venue ici pour renouveler mon ordonnance de Xanax, mais juste au moment où je tourne au coin de l'allée, je reste clouée sur place. Mon fils, le voleur !

Je ne savais pas qu'il était en ville. Delilah m'avait dit qu'il était parti avec un «pote» après l'école. Mais je m'aperçois que le pote en question est une nana avec de longs cheveux bruns lisses et un sourire espiègle.

Je me réfugie derrière un assortiment de décorations de Noël : bonshommes de neige, petits trains, labradors affublés d'écharpes rouges. Je jette à nouveau un coup d'œil pour m'assurer que je n'ai pas la berlue.

Non, c'est bien lui. Aucun autre garçon ici ne porte ses cheveux blonds en queue-de-cheval. S'il se laissait pousser la barbe – et je doute qu'il y parvienne un jour, même s'il le voulait – il aurait l'air d'un Viking. Lui et la fille se tiennent par la main, leurs doigts enlacés. Ils parlent à voix basse et quand elle lève les yeux vers lui, Donovan sourit. Mon cœur fait un bond dans ma poitrine.

La fille pivote sur elle-même pour lui faire face, son corps effleurant presque le sien. Sa doudoune est dézippée et en dessous elle porte un haut moulant comme un maillet de danse. Elle lève la main et replace une mèche de

cheveux derrière l'oreille de Donovan en inclinant la tête de côté avec un sourire aguicheur. Ces deux-là ont l'air de bien se connaître.

Comment se fait-il qu'il ne m'ait jamais présenté cette fille ni même dit qu'elle existait ?

Je n'ose pas les interrompre. Donovan et moi nous sommes tellement disputés qu'il ne serait sûrement pas content de me voir. Je décide de le laisser tranquille.

Je ne vois pas trop ce qu'un couple d'ados pourrait venir chercher dans une pharmacie. J'espère qu'ils sont juste venus acheter une bouteille d'eau. Je me mordille nerveusement la lèvre en m'exhortant à ne pas me monter le bourrichon.

Je ressors les mains vides. Delilah est en train de m'attendre à côté de la voiture.

— Il y a quelque chose qui ne va pas ? me demande-t-elle, l'air surprise.

J'agite la main et secoue la tête. Je reviendrai chercher mes médicaments plus tard.

— Non, non, c'est juste que c'est moins cher chez Brown. On va y aller. On a besoin de lait, de toute façon.

Tandis que nous nous dirigeons à pied vers le supermarché, Delilah pioche dans un petit sac en papier kraft et me tend des bonbons – mes préférés : un carré de chocolat noir et des pastilles mentholées vertes, jaunes et roses.

— Qu'est-ce que tu manges ? Ça sent bon.

Elle me montre le papier.

— Des bonbons tendres à la fraise.

— Hum. Peut-être une prochaine fois.

J'essaie de la boucler au sujet de Donovan, mais c'est plus fort que moi.

— Delilah, tu sais avec qui Donovan est allé en sortant du lycée ?

Elle hausse les épaules en écarquillant des yeux innocents.

— Il ne me l'a pas dit.

Del me dépasse de cinq centimètres, exactement comme son frère, et porte un bon gros manteau de laine. Elle fourre le reste des bonbons dans sa poche et me donne le bras pour qu'on se tienne chaud.

Je suis sûre qu'elle sait avec qui est Donovan. Mais une fois de plus, je m'exhorte à ne pas insister. En vain. Ça sort tout seul.

— Del, tu sais quoi ? Le journal de ton père a disparu de ma table de nuit. Ce ne serait pas Donovan qui l'aurait emprunté des fois ?

J'observe sa réaction du coin de l'œil. Elle reste impassible.

— Je sais pas, m'man. C'est possible. Je peux lui poser la question si tu veux.

— Merci, ma chérie. Ça m'arrangerait bien.

— Il l'a peut-être pris parce que papa lui manque.

— Je comprends. Il nous manque à tous.

Au cours des seize mois qui ont suivi la mort de Peter, l'attitude de Donovan n'a fait que se dégrader. Il ne veut pas me parler, mais il écoute tout de même sa sœur. Delilah incarne tous les bons côtés de Peter, et du coup Donovan et moi avons tendance à nous raccrocher à elle.

Quand nous arrivons au supermarché, j'attrape un panier et je file au rayon crèmerie. Delilah passe en revue les crèmes glacées pendant que j'inspecte les yaourts. Mais je n'arrive pas à me concentrer.

— On fait des provisions pour la tempête ? demande Delilah. Je peux prendre de la glace ? Chocolat aux pépites de chocolat ?

— La tempête ?

Elle rit.

— Mais enfin, maman, t'écoute jamais les nouvelles ?

Je hausse les épaules. J'ai horreur du journal télévisé. Trop déprimant.

— Tout va bien se passer, tu verras. Ils se trompent toujours à la météo.

Elle extirpe un carton de crème glacé resté tout au fond du bac. Il est recouvert de givre mais ça n'a pas l'air de la déranger.

— Tu es sacrément accro au sucre, ma fille.

— Je sais, dit-elle en souriant de toutes ses dents.

Le pire, c'est que je n'ai pas la moindre idée de ce que contient ce fichu journal – un cahier relié de cuir bleu marine que Peter a commencé à tenir à l'adolescence, quand il avait à peu près l'âge de Donovan ; puis qu'il a laissé de côté. Il y a deux ans, quand il l'a retrouvé au fond d'une penderie, il était tout excité et il s'est remis à écrire dedans avant de mourir. Il ne me l'a jamais montré ni ne m'a proposé de le lire, même s'il ne contenait rien de secret. Le soir, je trouvais souvent Peter au lit en train d'y griffonner des mots ou des croquis. Comme je n'avais pas encore décidé si j'étais prête ou pas à le lire, le journal s'est retrouvé relégué dans un tiroir.

Jusqu'à récemment.

Si ça se trouve, Donovan a déjà commencé à le lire, passant chaque mot et chaque pensée intime de son père en revue.

— Emmy ! s'écrie Delilah en voyant une fille de son âge déboucher à l'autre bout de l'allée.

Emmy, les cheveux remontés en chignon, arrive au pas de course dans sa tenue de sport.

— C'étaient les éliminatoires de basket aujourd'hui, dit-elle en échangeant un high five avec Delilah.

— Tu penses que tu as été prise ?

Emmy sourit.

— Notre bahut est tellement petit que tout le monde est pris. Alors oui.

Je sursaute quand une femme qui marchait à quelques pas derrière la fille me tend subitement la main.

— Olivia, la mère d’Emmy !

— Oh, dis-je en changeant mon panier de bras pour pouvoir lui serrer la main. Annika.

Une mèche de cheveux noirs retombe avec grâce devant un de ses yeux et elle secoue la tête pour la remettre en place.

— Vous êtes ici depuis peu, m’a dit Emmy... ?

Olivia est classe avec son pull à col roulé et sa veste de ski, son jean bleu clair et ses bottines. Je jure que je fais de mon mieux, mais à côté d’elle, je dois avoir l’air d’un épouvantail.

— Non, enfin, oui, nous venons d’arriver. J’ai grandi ici et je suis revenue. Les enfants habitent chez mes parents pour l’instant.

Elle va sans doute penser que je suis en instance de divorce, mais je n’ai pas envie de mentionner la mort de Peter.

— Vous comptez venir au gala de printemps pour la collecte de fonds ? Les invitations vont partir juste après les fêtes, poursuit-elle, un sourire encourageant aux lèvres.

— Hum. Je ne sais pas. Peut-être.

Je ne veux pas trop en dire devant Delilah, mais dans mon esprit, Manchester n’est qu’une solution provisoire.

J’aurais pu proposer de racheter la maison de mes parents. Mais Manchester n’est pas mon but final. J’ai déjà fait un pas dans la bonne direction en quittant la maison où Peter est mort, mais je n’ai pas envie de m’éterniser dans ce patelin. Trop chargé de souvenirs.

— Vous étiez où avant ?

La ceinture de ma jupe commence à me démanger et je bascule mon poids d’une jambe sur l’autre. Ces questions me paraissent intrusives. Mais comme Del et sa nouvelle copine sont en grande conversation, je m’oblige à faire un effort.

— Sud Connecticut.

— Très bien.

Impossible de dire, au son de sa voix, si elle a une bonne impression ou non du Connecticut.

— C'était bien, oui. On donnait sur la mer. Avec des forêts tout autour et des collines, et des propriétés séparées les unes des autres par des murs de pierre. Pas très différent d'ici en fin de compte. Mon mari aimait bien se trouver tout près de New York, mais moi, je ne m'y sentais pas vraiment chez moi. Pas comme dans le Massachusetts en tout cas.

— Oh, bien sûr, dit-elle en exhalant doucement, comme si elle avait retenu son souffle en attendant de savoir ce que je pensais *réellement*. Vous devez être contente de retrouver vos parents.

— Oui. Enfin, disons qu'ils se sont installés dans le Maine quand ils ont pris leur retraite. Je leur ai demandé s'ils voulaient bien attendre avant de mettre leur ancienne maison en vente, pour que les enfants et moi puissions y habiter pendant un moment. Alors, en fait, il n'y a que moi et les jumeaux.

— Delilah a un jumeau ? Étonnant.

Son visage s'éclaire tandis qu'elle jette un coup d'œil du côté des deux filles.

— Son frère jumeau s'appelle Donovan. Mais ils se ressemblent si peu qu'on ne s'en douterait pas.

Son expression change et je n'arrive pas à deviner le fond de sa pensée.

— Oh, mais bien sûr. Donovan. Emmy nous a parlé de lui.

Olivia se penche vers nous et, baissant la voix, murmure :

— Il paraît qu'il est très amoureux de sa petite amie.

Elle lève une main, croise les doigts et ajoute :

— Ils sont inséparables.

Je hoche la tête, d'abord lentement, puis plus vite, comme si j'étais parfaitement au courant.

— Oui, enfin, vous savez ce que c'est. Les garçons, les hormones... Je n'arrive pas à le raisonner, et sans son père pour...

— Oh, je comprends tout à fait.

Elle hoche la tête, compatissante :

— J'ai des filles, pas de garçons. — Mais j'imagine que ça n'est pas toujours facile.

— Non.

Je soupire.

— Dieu merci, il y a le Xanax.

Elle rit et me décoche un clin d'œil.

— Ah ah ah.

Elle doit penser que je plaisante.

Mon panier s'alourdit et je serre l'anse un peu plus fort. Je ne suis pas venue m'installer ici pour que mon fils fiche la pagaille.

J'ai inscrit les enfants au lycée Manchester High School pour qu'ils puissent déambuler dans les mêmes couloirs que Peter et moi quand nous avons passé le bac. J'avais envie d'amener les gosses à la vieille bibliothèque pour emprunter des livres à l'odeur légèrement humide qu'il fallait secouer pour faire tomber le sable coincé entre les pages. J'avais envie d'entendre sonner au loin la corne de brume les jours de pluie, et de respirer l'air frais et salé. J'avais envie de leur faire découvrir les clams farcis qu'on dégustait dans un carton les soirs d'été, assis sur un banc, en regardant les bateaux de pêche amarrés dans le port.

Nous avons fait tout cela l'été dernier, et ça m'avait redonné du courage. Un répit qui n'avait pas duré. Car dès que les cours avaient recommencé et que j'avais essayé de reprendre le travail, tout était parti en vrille.

— J'ai été ravie de faire votre connaissance, dit Olivia. J'espère que la tempête ne va pas être aussi rude qu'ils l'annoncent.

— À plus ! dit Del à Emmy en agitant la main.

Cette conversation m'a littéralement vidée. Je n'ai qu'une envie, rentrer à la maison et prendre une tasse de thé.

— Viens, finissons de faire les courses, dis-je à Delilah. Mais je ne suis pas au bout de mes peines.

J'ai à nouveau un choc quand je tombe nez à nez avec quelqu'un que je ne m'attendais pas à voir. Delilah et moi avons pris un paquet de céréales et nous sommes en train de tourner dans l'allée centrale du magasin quand quelque chose attire mon regard.

Je laisse Delilah partir devant et je scrute au loin le rayon charcuterie. Est-ce bien qui je pense ? Deux hommes aux cheveux bruns, sans l'ombre d'un doute – Sam Parsons en compagnie de quelqu'un qui m'a tout l'air d'être son frère Danny.

Je reste interdite en priant le Ciel pour qu'ils ne m'aient pas vue. Mon cœur se met à battre à tout rompre et mes joues s'enflamment. Le long manteau que je porte me semble soudain terriblement épais et je me demande pourquoi il fait si chaud au rayon petit déjeuner.

Sam n'a pas beaucoup changé depuis le lycée. Je parie qu'il entre encore dans son vieux blouson de sport. Certains hommes subissent une transformation spectaculaire en l'espace de vingt ans, leur tour de taille va en s'élargissant tandis que leurs cheveux s'éclaircissent, mais il faut croire que les Parsons ont de bons gènes.

Je regarde Sam et Danny rire en échangeant des plaisanteries pendant qu'ils attendent leur tour au rayon traiteur. Ils portent des parkas et de gros godillots. Je résiste à l'envie de prendre mes jambes à mon cou comme une ado effarouchée.

Sam n'avait pas un mais deux frères aînés. On a du mal à se représenter trois garçons grandissant sous le même toit sans s'étriper. Et il y avait aussi Diana et Andi, ses sœurs aînées. Tous les cinq vivaient avec leurs parents dans un ranch tout au bout d'Ancient County Way. Je me souviens qu'ils avaient deux énormes saint-bernards de la taille de poneys. Il devait y avoir une drôle d'ambiance chez eux. Non pas que j'aie jamais entendu Sam se plaindre. Au contraire, il donnait l'impression d'adorer ses frères et sœurs quand il parlait d'eux. Il était le plus jeune, le bébé de la famille.

Je jette un rapide coup d'œil à Sam. J'aimerais bien lui parler, mais pas maintenant.

Je rattrape Delilah.

— Tu sais quoi ? Je suis sur les rotules. Prends ce qui te fait envie et partons d'ici.

— Oui, mère, me dit-elle pour me taquiner. Je ne savais pas qu'on était à la bourre.

Nous réussissons à passer en caisse et à quitter le magasin sans que Sam m'aperçoive. Je suis soulagée, mais tandis que Delilah allume l'autoradio et fait défiler les fréquences, je prends un instant pour penser à Sam. C'était le genre de gars que toutes les filles auraient voulu comme petit ami, gentil, attentionné. Je ne comprends pas pourquoi l'idée de lui parler me tétanise à ce point.

En fait, si. J'ai de bonnes raisons pour cela.

Perdue dans ma rêverie, j'ai oublié de mettre le chauffage. Delilah tend la main et règle la soufflerie au maximum.

— Merci, Del.

Elle sourit.

— T'inquiète, j'avais pas l'intention de nous laisser mourir de froid.

Sur le chemin du retour, mes pensées se tournent vers Donovan. Je pourrais appeler mes parents pour leur

demander conseil. Mais je ne veux pas qu'ils entendent la tristesse dans ma voix quand je leur dirai que Donovan se languit tellement de son père qu'il a décidé de me le faire payer. Même si mes parents n'ont pas eu la vie facile avec ma sœur Lisa – une vraie tête de mule –, ils n'ont jamais eu de garçon qui a perdu son père. Je suis dans une situation particulière.

De plus, je n'ai envie de révéler à personne que Peter tenait un journal, et que je ne l'ai jamais lu. La vérité, c'est que j'ai peur de le lire. Peter est parti, alors à quoi bon fouiller dans son passé ? À quoi bon ruminer ses pensées intimes, ses états d'âme, ses regrets et ses chagrins ? Je ne me sens pas prête à lire les mots que Peter a tracés de sa main sur les pages quadrillées.

Et je pense que, pas plus que moi, Donovan ne devrait le lire. Ce que Peter a écrit ne regarde que lui. Ce n'est pas destiné au public et peut-être pas approprié pour un garçon de seize ans.

Peut-être que lui et moi pourrons le lire ensemble dans une dizaine d'années. Mais là, maintenant, si peu de temps après sa mort ? Non. Ce serait trahir la confiance de Peter.